

Virgule

N° 46
Oct 2024

Observez-la bien, une virgule regarde toujours à gauche. Achille Chavée

Vendredi 18 octobre à 19 h

Le Club Achille Chavée

34, rue Abelville à La Louvière

reçoit

Jean-François Tamellini

Secrétaire fédéral de la FGTB

pour présenter et débattre de son livre

Qui sont les casseurs ?



Face aux profits indécents réalisés dans certains secteurs suite au déclenchement de la guerre en Ukraine, la cupidité des actionnaires a, un instant, été mise sous les feux des projecteurs. De manière bien plus visible encore que lors de crises antérieures. L'objectif de cet ouvrage vise à démontrer, avant que la porte ne se referme, que cette cupidité n'est pas un phénomène isolé et exceptionnel. Mais qu'elle est au contraire au cœur d'un système pensé, écrit et organisé pour maximiser les profits de certains, au mépris de tout le reste ! Tentatives d'intimidation, campagnes de dénigrement, pressions sur la justice pour que prévale le droit de faire du fric avant celui de vivre ou de résister. Techniques de diversion bien huilées pour détourner les regards des véritables enjeux. Au fil de ces quelques pages, je vous propose d'exposer des exemples concrets démontrant que, contrairement au récit imposé depuis des décennies, les casseurs et profiteurs ne se situent pas du côté vers lequel se tournent les projecteurs des JT. Mais plutôt dans l'ombre des salons feutrés. Au-delà des faits, à l'heure où nos démocraties vacillent et où la planète surchauffe, cet ouvrage est aussi et surtout un appel à changer de cap, sans plus attendre, pour recréer des équilibres essentiels !



Ça s'est passé près de chez vous...

C'était le 19 septembre dernier. Peu de monde au CAC pour voir ce petit bijou documentaire. Si vous ne l'avez pas encore vu, n'hésitez pas à le découvrir sur youtube.

Ci-dessous, Franca Rossi l'une des réalisatrices de ce film et la fille d'une des héroïnes du film explique la genèse de ce documentaire empli d'humanité.

« Le blé dur aux mains tendres », projeté le 19 septembre, au Club Achille Chavée, en collaboration avec la Marche des Migrants de la région du Centre, dresse le portrait de deux femmes, Antonietta, venue en Belgique en 1957 et Horyia, arrivée d'Algérie en 2017.

Ce projet, porté par quatre réalisatrices, Antonella, Elisabeth, Françoise et Franca, a bénéficié de l'aide très précieuse de Marc Cerfontaine, animateur audiovisuel au GSARA de La Louvière.

Les deux protagonistes sont de véritables héroïnes, de par leur courage et leur altruisme. Tournées vers les autres, elles n'ont pas hésité à se prêter au jeu de la caméra et du micro, pour témoigner et confectionner un plat traditionnel de leurs pays respectifs.

Deux parcours aux saveurs aigres-douces, l'aigreur du départ et la douceur de l'intégration.

Deux histoires de vie, de deux femmes immigrées, dans deux contextes socioéconomiques différents. Soixante ans séparent leurs arrivées en Belgique. L'intégration reste un défi pour tous, quelles que soient les époques.

Les réalisatrices ont opté pour une plongée dans la tradition culinaire, algérienne et italienne (plus précisément abruzzese) car l'art de cuisiner va de pair avec le sens du partage. Déguster un repas de son pays d'origine avec d'autres, c'est leur raconter un peu de son chemin personnel. »

Franca Rossi

Poisons sémantiques

De l'importance des mots dans le discours politique ou comment le langage de l'extrême droite s'immisce dans le langage courant, participant *de facto* à sa banalisation et au développement insidieux de la fachosphère. C'est un processus largement répandu dans toute l'Europe et la Belgique, surtout en Flandres certes, mais la Wallonie n'y échappe pas. Tel était le thème de la conférence d'Olivier Starquit, le 10 octobre dernier. Exemples à l'appui, le syndicaliste décortique ce langage et appel à la vigilance. Cette soirée était organisée dans le cadre d'un partenariat initié par le PAC et Soralia auquel le Club Achille Chavée s'est associé avec détermination.



Olivier Starquit sous le regard attentif de Maco Meo, animatrice du PAC



Une trentaine de personnes vont débattre après l'exposé du conférencier

A vos agendas.

- Le barbecue du Laetare aura lieu le dimanche 30 mars 2025. Plus d'infos dans le Virgule de janvier.
- La Fête de l'Huma 2025 se tiendra les 12, 13 et 14 septembre. Les personnes intéressées peuvent d'ores et déjà réserver les 13 et 14 dans leur agenda

Angela Davis : « Pour obtenir des victoires contre le racisme et le patriarcat, il nous faut défier le capitalisme »

À 81 ans, la radicalité intacte, Angela Davis continue de transmettre, inlassablement : tant qu'il cultive l'espoir et l'érige en discipline, le peuple est le moteur de l'histoire. L'icône anticapitaliste et défenseuse des droits humains nous a accordé un entretien exclusif lors de son passage à la Fête de l'Humanité.

Monde

14min

Publié le 26 septembre 2024

[Lina Sankari](#)[Christophe Deroubaix](#)



« Les Palestiniens ont été parmi les premiers à soutenir la lutte des Noirs aux États-Unis et à se lever au moment des manifestations de Ferguson en 2014 (à la suite de l'assassinat de Michael Brown par un policier – NDLR). Ils ont en quelque sorte initié le mouvement de solidarité à l'échelle internationale autour de Black Lives Matter », explique Angela Davis.

© Magali Bragard

Elle est arrivée, solaire, au petit matin. À l'heure où la Fête de l'Humanité a encore les yeux embués, Angela Davis s'est prêtée au jeu de l'interview au Village du monde alors que les petites mains, affairées à mettre en place les chaises ou à chercher un collier de serrage pour un tuyau qui fuit, multiplient les allers-retours. Depuis la grande scène qui porte son nom parviennent les échos des balances. Poliment, Angela Davis demande si l'on peut déplacer la table afin de trouver la concentration. La voilà, dans un décor presque champêtre, à évoquer la raison de sa troisième venue à la Fête.

À 80 ans, la philosophe et militante des droits civiques, communiste et féministe, signe la préface du livre « Mumia, la plume et le poing » (éditions le Temps des cerises), qui regroupe des œuvres dédiées à la libération du plus vieux prisonnier politique au monde. Un instant suspendu où elle échange avec Johanna Fernandez, la porte-parole de Mumia Abu-Jamal, qui l'accompagne. « She keep on pushin' » (elle continue d'avancer), disaient d'elle les Rolling Stones. Cinquante-quatre ans après, rien n'est plus vrai.

Votre dernière venue à la Fête de l'Humanité date de 1991. Depuis la fin de la guerre froide, le monde a vécu de nombreux soubresauts et de nombreuses guerres. Comment se porte votre idéal ?

Angela Davis : L'espoir reste nécessaire. Sans espoir, il n'y a aucune possibilité de victoire. Je citerai la militante américaine Mariame Kaba, qui souligne que l'espoir est une discipline. C'est une discipline que nous devons cultiver, car sans espoir il n'y a aucune possibilité d'aller de l'avant. À

plusieurs égards, nous assistons à de nombreux reculs aux États-Unis mais aussi en Europe. Je n'aurais jamais imaginé l'ampleur du racisme auquel nous nous sommes habitués aujourd'hui. Je me souviens qu'étant jeune la France était vraiment l'exemple de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Je serai éternellement reconnaissante aux Français qui s sont battus non seulement pour ma libération mais aussi pour celles de George Jackson et des frères de Soledad, et pour le grand événement organisé à la Mutualité avec nombre d'intellectuels et de syndicalistes qui ont soutenu le mouvement contre le racisme aux États-Unis. C'est une question qui s'est internationalisée et qui est liée au colonialisme et à l'esclavage. Notre conscience de ces problèmes s'est cependant accrue. D'une certaine manière, c'est la preuve des progrès faits par le mouvement antiraciste. Je suis très optimiste quand je regarde l'implication des jeunes générations.

Vous avez été membre du Parti communiste américain. Comment vous décririez-vous politiquement aujourd'hui ?

Angela Davis : Je suis toujours communiste. Une communiste avec un c minuscule plutôt que majuscule. Même si je ne suis plus membre du Parti communiste, je me considère toujours communiste et je travaille toujours avec le parti et avec ceux qui résistent au capitalisme. Pour obtenir des victoires contre le racisme et le patriarcat, il nous faut défier le capitalisme. On ne peut séparer ces trois mouvements. Ils sont indissociables.

Vous militez depuis des décennies pour la libération de Mumia Abu-Jamal. À travers son cas, c'est tout un système raciste qui se fait jour. Comment expliquer que l'Amérique de 2024 n'ait toujours pas soldé son passé esclavagiste ?

Angela Davis : Le lien que vous faites avec le passé esclavagiste est fondamental. Les États-Unis sont nés du colonialisme et de l'esclavage. Le système esclavagiste n'aurait pu se mettre en place sans la colonisation des terres occupées par les Amérindiens. Malgré les lents progrès, des équipes de sport portent toujours le nom de nations indigènes. C'est le signe d'un racisme profond et de l'essentialisation de ces peuples dans un pays qui a été aux avant-postes du développement du capitalisme racial.



Durant l'été 2020 toutefois, en pleine pandémie de Covid, un nombre inédit de personnes ont manifesté contre le lynchage et le meurtre de George Floyd au péril de leur vie. C'était un tournant dans l'histoire des États-Unis. Un nombre grandissant de gens réalisent qu'on ne peut plus avoir cette relation à l'histoire encouragée par l'État et que notre histoire moderne a été façonnée par l'esclavage qui nous hante

toujours. La méconnaissance de l'histoire est responsable du racisme qui perdure et de toutes les formes d'oppression. Trois ans après la mort de George Floyd : qu'est-ce qui a changé ?

Vous dites souvent que vous ne seriez pas la même si vous n'aviez pas connu la prison ? Qu'a-t-elle changé en vous ?

Angela Davis : J'ai beaucoup appris durant cette courte période d'incarcération. Malgré le fait que la population carcérale est en partie composée de femmes, nous ne nous adressions jamais à elles à l'époque. Le genre joue pourtant un rôle dans la structuration du système carcéral. En étant au contact avec les détenues, j'ai compris qu'il jouait un rôle dans notre compréhension globale du système. J'ai porté en moi durant des années les perspectives que ces femmes m'avaient offertes. Cela m'a pris du temps. Il a fallu que je pense, que je lise, jusqu'à me sentir assez à l'aise pour pouvoir enseigner sur le système carcéral.

Au départ, je ne comprenais pas la relation entre prison et esclavage et les comparaisons entre rébellions de détenus et révoltes d'esclaves. George Jackson (militant du Black Panther Party abattu en prison en 1971 – NDLR) fut la première personne à me faire envisager la prison comme la manifestation la plus dramatique du racisme structurel. Il ne s'agissait pas simplement de se libérer d'un système de répression mais de comprendre comment le racisme fonctionne dans notre société. C'est ce qui a mené certains d'entre nous à s'engager dans le mouvement abolitionniste.

L'abolitionnisme, comme levée de toutes les dominations, relève d'un vrai travail d'imagination et d'utopie dans le système capitaliste.

Angela Davis : Il est difficile d'encourager le peuple à défendre des alternatives au capitalisme. Parce que le capitalisme se conçoit comme une forme universelle de vie en société. Même si elle n'est jamais explicitée, l'assertion selon laquelle l'exploitation pèsera toujours sur nous reste vive. Le système carcéral a émergé avec le capitalisme. Sur le plan idéologique, la prison est toujours présentée comme le seul moyen de s'adresser à ceux qui ne correspondent pas aux cadres de la société. Nombre de gens pensent qu'il en a toujours été ainsi et qu'il en sera toujours ainsi. Aujourd'hui, la prison est conçue comme la forme de punition privilégiée¹.

On parle souvent de Gaza comme d'une prison à ciel ouvert. 40 % des Palestiniens sont en outre passés par les geôles israéliennes depuis 1967. De quelle manière la lutte de libération des Palestiniens a-t-elle nourri votre réflexion ?

Johanna Fernandez : Malcolm X disait que la lutte des Palestiniens est un combat moral universel, un écho des luttes des personnes opprimées du monde entier. C'est le combat de David contre Goliath. Il y a une raison pour laquelle tant de gens à travers le monde se tiennent aux côtés de la Palestine : nous y voyons nos propres combats et oppressions. L'emprisonnement est un outil de domination de classe et de race. C'est l'un des moyens de l'opresseur pour maintenir l'opprimé à sa place. Israël, qui se revendique la citadelle de la démocratie dans la région, est le pays au monde qui a le plus massivement recours à la prison. Les similitudes sont nombreuses avec les États-Unis. Ces derniers représentent 5 % de la population mondiale mais 25 % des prisonniers sur le plan mondial.



Chiens d'attaque, viols et tabassages : À Sde Teiman, le calvaire des Palestiniens dans le « Guantanamo » d'Israël

Comme Mumia, les Palestiniens sont un symbole de résistance et de courage. Ils sont un contre-narratif de tout ce que le capitalisme tente de nous inculquer. C'est en fin de compte ce qui nous fait nous tenir debout. Nous avons besoin de cette humanité, de gens qui mettent leur vie en jeu pour défendre la liberté.

Angela Davis : Lorsque j'étais étudiante, j'ai constaté qu'aux États-Unis le leadership de cette solidarité avec les Palestiniens revenait en grande partie à de jeunes juifs qui se sentaient la responsabilité de s'exprimer. Ils le faisaient en tant qu'humains ayant été la cible d'un génocide durant la Seconde Guerre mondiale et qui auraient aimé avoir des alliés et des gens qui se tiennent à leurs côtés. Tous ceux qui sont impliqués dans le projet abolitionniste ont appris de la lutte des Palestiniens. Grâce à leur combat, ceux qui travaillent à des alternatives à l'incarcération savent qu'accepter la détention à domicile ou les bracelets électroniques revient, en Palestine, à consentir aux check-points et à tous les aspects d'une société carcérale sous-tendue par le racisme et la répression. Nous avons tant appris d'eux.

Les Palestiniens ont été parmi les premiers à soutenir la lutte des Noirs aux États-Unis et à se lever au moment des manifestations de Ferguson en 2014 (à la suite de l'assassinat de Michael Brown par un policier – NDLR). Ils ont en quelque sorte initié le mouvement de solidarité à l'échelle internationale autour de Black Lives Matter (les vies des Noirs comptent). Pour toutes ces raisons, de Malcolm X à George Jackson, il est presque impossible de penser la lutte des Noirs sans se référer à celle des Palestiniens. À sa mort, on a retrouvé des copies manuscrites de poèmes inclus dans l'anthologie de la poésie révolutionnaire palestinienne, « Enemy of the Sun », dans la cellule de George Jackson. C'est pourquoi ces poèmes lui furent un temps attribués par erreur. Cela illustre la résonance entre les deux luttes.

Johanna Fernandez : Je n'avais jamais réfléchi au fait que la solidarité palestinienne, qui a émergé durant les manifestations de Ferguson, avait participé à l'internationalisation de ces deux luttes. Cette solidarité originelle des Palestiniens envers le mouvement noir était en réalité un précurseur de la solidarité en faveur des Palestiniens aujourd'hui.

En 1981, vous écrivez « Femmes, race et classe ». Vous êtes en ce sens la première à disséquer les contradictions et les convergences des grands mouvements de libération et d'émancipation à une époque, celle de la guerre froide, où la vie des idées semblait essentiellement s'organiser autour de

l'existence de deux blocs. Qu'est-ce qui vous a amenée à envisager les choses de cette façon ?

Angela Davis : Tout ce que j'ai fait s'est toujours inscrit dans la lignée des écrits et contributions des femmes noires depuis le XIX^e siècle. Il m'est impossible de m'en attribuer le mérite individuel. À l'époque de « Femmes, race et classe », les femmes noires subissaient de violentes attaques aux États-Unis. Un rapport gouvernemental établissait qu'elles étaient responsables de l'oppression des hommes noirs du fait du système patriarcal ! Dans les années 1970, un grand nombre de personnes ont commencé à reconnaître que, sans la contribution des femmes à travers les siècles, la lutte ne serait pas parvenue là où elle en était alors.

Quand j'ai écrit ce livre, il m'importait de mettre au jour leur contribution. À cette époque, je n'étais pas consciente de mener mes recherches seulement à partir d'archives classiques. Ce qui me cantonnait nécessairement aux travaux des femmes alphabétisées, éduquées, qui écrivaient des livres, s'exprimaient lors de conférences... J'ai réalisé plus tard que les femmes noires de la classe ouvrière étaient exclues de ce champ. Cela m'a amené à travailler sur mon livre « Blues et féminisme noir ». En me penchant sur cette musique, j'ai compris que les femmes pauvres avaient apporté leur contribution au féminisme avant l'émergence même du mouvement féministe.

Dans le livre sur Mumia, vous soulignez le rôle des artistes dans le combat pour sa libération, mais aussi de l'art comme possibilité d'entrevoir un autre monde. Quel rôle ont joué les arts dans votre chemin de libération personnel ?

Angela Davis : Tout dépend si l'on se réfère aux arts majeurs ou populaires. Je m'intéresse aux arts qui permettent de forger la conscience des peuples. Dans cette perspective, l'art revêt une dimension essentielle de la lutte. C'est pourquoi la musique est si importante spécialement dans les communautés noires. Elle est la forme d'art primaire. J'ai commencé à m'intéresser au rôle que jouait l'art dans notre quête de liberté durant mes études de philosophie. C'est à travers l'esthétique que j'ai trouvé ma voie et me suis engagée dans ces recherches sur le blues. Le professeur Herbert Marcuse (qui a dirigé la thèse d'Angela Davis – NDLR) fut à ce titre une rencontre importante. Il s'est penché sur le sens de l'art sous différentes perspectives. Selon lui, si l'art n'est sans doute pas capable de changer le monde, il peut changer les gens qui luttent en faveur de changements radicaux.

Si vous deviez comparer la liberté à une œuvre. Quelle serait-elle ?

Angela Davis : Oh... c'est une question difficile. Sans doute Picasso est-il le parfait exemple. Mais je pense également à Nina Simone et à sa chanson « I Wish I Knew How it Would Feel to Be Free ». Ce morceau nous permet de partager notre désir collectif de liberté. Seuls les arts nous permettent d'entrevoir et de ressentir la possibilité d'une vie différente. Il faudrait également s'arrêter sur le fait que nous écoutons généralement la musique avec d'autres. En ce sens, c'est un voyage collectif qui permet d'appréhender les moyens de parvenir à un monde meilleur, même si nous ne savons pas d'où nous venons ou où nous allons. Les gens parlent toujours de la liberté comme d'une destination. Je ne l'envisage pas ainsi. L'heure où les humains pourront dire : « maintenant, nous avons atteint la liberté » n'arrivera jamais. Il y aura toujours d'autres luttes. L'art nous aide à appréhender le caractère infini de ce voyage.

Vous avez toujours préféré délaissé le statut d'icône pour préférer le mouvement collectif. La littérature, la chanson, la pop culture se sont néanmoins emparées de votre figure.

Quel est votre rapport à ce statut qui vous échappe ?

Angela Davis : J'apprécie toutes ces chansons, ces arts visuels... mais je crois qu'il ne s'agit pas de moi en tant que personne. Ces œuvres sont le produit des luttes. Je ne commets pas l'erreur de penser que j'en suis le sujet. Elles parlent des gens en lutte. Cela m'a pris longtemps avant de parvenir à saisir cela. Je suis toujours très embarrassée, car je ne pourrai jamais être à la hauteur de ces représentations. Si l'objet est la lutte des masses, je peux apprécier d'être ainsi mise en avant sans avoir le sentiment de ne pas être à ma place.

Rejoignez-nous !

Deux coordinations se sont créées dans la région de La Louvière.

Il s'agit de ***Focus Palestine*** qui du mois avril au mois de juin de cette année a mené, en solidarité avec le peuple palestinien, diverses activités autour d'expositions de la photographe Véronique Vercheval. Focus Palestine poursuivra son action dans les mois à venir.

La seconde est la ***Coalition 8 mai***. Destinée au départ à revendiquer que le 8 mai, jour anniversaire de la libération des camps nazis, redevienne un jour férié. Dans le contexte actuel, la Coalition se veut un mouvement luttant contre l'extrême-droite.

Si vous souhaitez vous joindre à l'une ou/et l'autre coordination, n'hésitez pas à nous rejoindre.

Renseignements :

jeanpierremi@skynet.be

C'EST UN JOLI NOM CAMARADE, la réédition !

C'est le 27 avril 2012, que le Club Achille Chavée a accueilli la première fois Jean Lemaître pour présenter son premier ouvrage dédié à son grand-père, Jean Fonteyne, avocat communiste et résistant. Ce livre intitulé C'est un joli nom camarade a eu ce que l'on peut appeler un beau succès de librairie. Il a été réédité plusieurs fois. Il l'est encore aujourd'hui au Livre de papier.

Ce livre qui rappelle une période du XXème siècle où le fascisme avait montré son vrai visage, a une résonnance toute particulière à notre époque qui voit l'extrême droite redresser la tête partout en Europe, prendre la direction de gouvernement ou l'influencer comme en France.

Virgule a demandé à Jean la raison de cette réédition.

- VIRGULE : *Ton premier livre « C'est un joli nom camarade » a connu un très beau succès de librairie. Depuis quelques années, il n'avait plus été republié par ADEN. Tu viens donc de lui donner une nouvelle vie au « Livre en Papier », en étant cette fois ton propre éditeur. Pourquoi viens-tu ainsi relancer « C'est un joli nom camarade » ?*

- JEAN : « C'est un joli nom camarade » raconte l'extraordinaire parcours en résistance (1940-1945) de mon grand-père Jean Fonteyne. Ce fut mon premier livre. ADEN (Gilles Martin) a alors effectué un très bon travail d'éditeur et de promotion. Cependant, depuis quelques années, Gilles a réorienté sa vie professionnelle. Mon bouquin n'était plus réédité, et donc hélas plus accessible. Entre la sortie du livre (2012) et maintenant, douze ans plus tard, le monde a changé. Et en pire !!! Quasi partout en Europe, l'extrême droite a le vent en poupe. Jamais, depuis 1945, nous n'avions connu un tel danger du fascisme généralisé. Il m'a semblé donc, plus que nécessaire, de republier « C'est un joli nom camarade ». Pour paraphraser les mots de Jean-Ferrat, je dirais « je twisterai les mots, s'il le fallait, pour rappeler qui vous étiez » ! Qui vous étiez : les résistants au nazisme durant la dernière guerre mondiale, qui ont pris tant de risques pour la liberté, dont très nombreux ont été torturés, emprisonnés, fusillés par l'occupant allemand. Ceux-ci, ces courageux, ces lucides, se retourneraient dans leur tombe, s'ils apprenaient ce à quoi leur sacrifice a abouti aujourd'hui ! Tout ça pour ça ?

- VIRGULE : *Cet ouvrage est la biographie de ton grand-père, avocat communiste. Rappelle-nous son parcours et cheminement, sa lutte contre le fascisme.*

- JEAN : Son engagement communiste et résistant n'est pas tombé du ciel. Il est le fruit d'une maturation, d'un engagement progressif, qui mène d'un point A à un point B. Dans mes différents ouvrages, que j'ai écrits depuis lors, je m'attache beaucoup au parcours de personnes, bien souvent peu connues, qui font/ont fait pourtant des choses formidables. Pourquoi certains deviennent-ils ce qu'ils sont devenus ? Quel est le parcours ? Les statues de marbres ne m'intéressent pas. Ainsi, mon grand-père (né en 1899) était issu « de la bonne bourgeoisie ». Ses opinions étaient, dans sa jeunesse, plutôt libérales, je dirais « libérales progressistes ». Deux événements marquants ont joué dans sa radicalisation politique de plus en plus à gauche. D'abord le Crash financier de Wall Street fin des années 20, ayant précipité les peuples dans la misère noire. Ensuite et surtout, l'accession d'Hitler au pouvoir en 1933. Il rejoint alors, comme avocat progressiste, « Le secours rouge international », une des branches du Komintern, oeuvrant - partout dans le monde - à aider les révolutionnaires emprisonnés, malmenés, persécutés, et d'abord à les sortir de prison. C'est ainsi que, en 1934, Jean Fonteyne a pris sa carte au Parti communiste de Belgique, mais « en sous-marin », à la demande du Parti. Fonteyne était franc-maçon. Il avait des contacts étroits avec nombre de gens au pouvoir en Belgique. Des relations qui lui ouvraient bien des portes. Pour le PC belge d'alors, il valait mieux que son engagement communiste ne soit pas révélé...

- VIRGULE : *Parle-t-on suffisamment de cette époque dont les témoins actifs sont quasi tous disparus et avec eux leur souvenir vivant ?*

- JEAN : Ma réponse est clairement : non ! Mon grand-père, durant la guerre de '40, a rempli des tâches extrêmement périlleuses et essentielles, au service de la résistance, tant au niveau belge que français. Il fut par ailleurs le premier adjoint d'Eugène Fried, réfugié pendant la guerre à Bruxelles. Fried fut le responsable, totalement clandestin, de l'Internationale communiste en Europe. Fried était en liaison constante (radio) avec Dimitrov à Moscou... Jean Fonteyne, comme de très nombreux résistants, fut arrêté par la Gestapo, en 1943. Avec ses proches compagnons, Henri Glineur, Jean Blume, Jacques Grippa, René Beelen ... il connut l'enfer de Breendonck puis de Buchenwald. Lorsque Buchenwald fut libéré par les détenus eux-mêmes (qui le sait ?), il y avait 700 survivants belges. Fonteyne fut délégué par ses camarades pour être le premier rapatrié - en éclaireur - en Belgique, de sorte à hâter le retour des 700 belges. Le gouvernement belge, en avril 1945... faisait tout, alors, pour retarder ce rapatriement, craignant que, au Premier mai 1945, ces « rouges » n'en profitent pour perpétrer on ne sait quoi. Trois, quatre ans, après le retour des résistants des camps (ceux qui étaient restés en vie !), c'est la Guerre froide. Les communistes belges, en particulier, sont ostracisés. Le Parti catholique prend le pouvoir. Sa première tâche, réhabiliter les collaborateurs. Dévaloriser les résistants. Dans mon livre, je raconte aussi comment et pourquoi des résistants communistes exemplaires ont été reçus froidement au sein de leur parti, à leur retour de Buchenwald. La vérité a ses droits !

- VIRGULE : *Y a-t-il une analogie entre cette époque et la nôtre caractérisée par une montée de l'extrême droite. ?*

- JEAN Bien sûr ! Malgré des contextes différents, forcément. Je dirais même que le danger de l'extrême droite est plus fort encore qu'il y a 80 ans. Avant la seconde guerre mondiale et durant la guerre mondiale, le fascisme déroulait son horreur en Espagne, en Allemagne, au Japon, etc... Mais il y avait, face à lui, de forts mouvements unitaires dans nombre de pays, des socialistes, des communistes... qui percevaient le danger extrême et combattaient résolument toute forme d'extrême droite. Rappelons, juste, que, en Belgique, pour sauver la République de l'alliance Franco/Hitler, plusieurs milliers de jeunes belges ont rejoint l'Espagne pour sauver les libertés et la démocratie, les armes à la main. Re-verrions-nous aujourd'hui un tel mouvement internationaliste ? L'ascension du

nazisme en Allemagne s'est nourrie à plusieurs sources : l'appui à cette dérive des grands capitalistes locaux, mais aussi la frustration du peuple allemand face au Traité de Versailles (après la première guerre mondiale), lorsque, notamment, la France a occupé la Ruhr allemande, afin de s'approprier les revenus des usines florissantes de cette région... A présent, tant d'années plus tard, les grandes forces, assurant un contre-poids à l'extrême droite, sont très affaiblies. Le capitalisme mondialisé, facteur de guerres et d'inégalités sociales, contrôle la terre entière. Les Etats cultivent l'identitarisme, ce qui fait l'affaire des multinationales qui aiment diviser pour régner. Le plus préoccupant, à mon avis, étant la prolifération des armes nucléaires et la possibilité toujours plus prégnante qu'elles soient utilisées. Ce serait la fin de l'humanité ! La bombe lancée par les Américains à Hiroshima était une « bombinette » au regard de l'arsenal nucléaire actuel. Une seule bombe nucléaire actuelle a une puissance de destruction 40 fois plus forte qu'à Hiroshima.

- VIRGULE : Pour paraphraser Bertolt Brecht, assiste-t-on, aujourd'hui, à une « résistible ascension d'Arturo Ui » ?

- JEAN : Il y a clairement une analogie, quand le dramaturge allemand Bertolt Brecht nous mettait en garde, soulignant que « Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde » (le fascisme). Quant à Arturo Ui (un gangster américain devenu une sorte de magnat absolu), il inspira une pièce de théâtre à Brecht, à travers laquelle il décortiquait les ressorts du nazisme ... Oui, bien sûr, j'y vois le rappel prémonitoire par Brecht de la communauté d'intérêts entre les multinationales (hors loi, écrasant les peuples, fauteurs de guerres...) et la percée de l'extrême droite à travers notre monde actuel. Que faire aujourd'hui, pour renverser cette donne mortifère ? Mettre en prison ces vendeurs d'armes, s'enrichissant via leur industrie de mort. Je n'ai pas de solution simple. C'est complexe. Je pense en tout cas que l'on gagnerait à s'inspirer de Jean Jaurès, quand il disait, si justement, que les travailleurs de tous les pays ont tout à perdre de se battre entre eux. Relancer le pacifisme, lequel est une vertu essentielle, et certainement pas une lâcheté. Retisser des solidarités locales et internationales : « prolétaires de tous les pays, unissons-nous ». Repartir du terrain. Réindustrialiser localement, et basta avec les multinationales voyous. Développer les coopératives. Créer du lien social. Refuser que l'information ne se transforme (à la « Georges Louis Bouchez ») en communication mensongère. Relancer la culture dans toutes ses formes, afin de pouvoir davantage s'engager en conscience, après avoir pesé les différents pôles. Ne jamais se soumettre à un quelconque diktat... Faire des écoles des lieux véritablement de citoyenneté active, etc, etc... Mon grand-père Jean Fonteyne est décédé en 1974, d'une crise cardiaque. Qu'est-ce que j'aurais aimé parler et discuter avec lui de la situation actuelle !!!

C'est un joli nom, camarade

Il était une fois un avocat belge, engagé, résistant, déporté à Breendonck puis à Buchenwald. Sous des allures de père tranquille, Jean Fonteyne s'est mis au service du Komintern et est devenu, durant la guerre, le principal lieutenant d'Eugène Fried, l'énigmatique chef de l'Internationale communiste pour l'Europe occidentale.

Cette biographie effectue une plongée dans les années 30, 40, 50 où l'on pensait que le monde pouvait changer de base. Mais, derrière la « grande » histoire, ce livre raconte aussi la « petite » histoire. Comment un homme, d'origine libérale, est-il venu au communisme, prenant tous les risques ? Comment de tels choix se forment-ils ? Pourquoi, ensuite, Jean Fonteyne a-t-il été exclu du PC ? Hors du parti, point de salut ?

Et des questions de fond sont posées. Humanisme et révolution sont-ils compatibles ? La vie a-t-elle un sens sans fraternité ? Une chose est sûre : aujourd'hui, plus que jamais, en ces temps de replis individualistes, de capitalisme mondialisé, du retour de l'extrême droite, des guerres fratricides, il faut s'engager. En conscience, en solidarité. Pour des lendemains qui sonnent, enfin, justes !

« Ce livre de Jean Lemaître comble avec brio et sûreté notre manque criant d'écriture, de biographies des militants en Belgique, et en particulier des communistes » (...) « Oeuvre méritoire, œuvre utile mais surtout, pour notre plaisir, œuvre passionnante »

José Getwiltch, historien de la résistance

Jean Lemaître, journaliste, puis enseignant à l'HECS-Bruxelles (Institut des Hautes Etudes des Communications Sociales), où il dirigeait également le département International. Aujourd'hui retraité, il se consacre pleinement à la littérature. Il est l'auteur d'une dizaine de livres (récits, romans, essais...) qui touchent beaucoup aux valeurs de libertés et d'égalité sociale. Il est le petit-fils (par sa mère) de Jean Fonteyne.



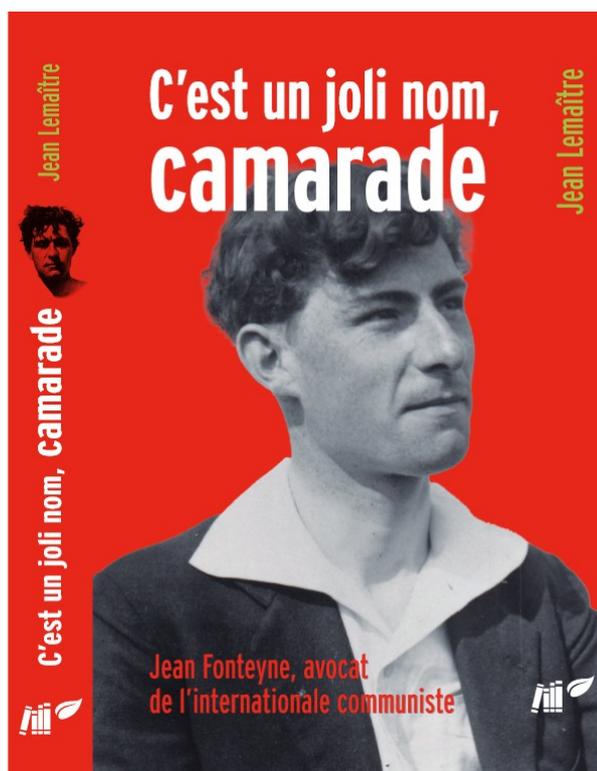
LE LIVRE EN PAPIER
www.publier-un-livre.com

Prix : 22,00 € TTC

ISBN : 978-2-8083-3178-4



9 782808 331784



POUR COMMANDER « C'EST UN JOLI NOM CAMARADE » AU LIVRE EN PAPIER (Bracquegnies), cliquer :
<https://www.publier-un-livre.com/fr/le-livre-en-papier/4208-c-est-un-joli-nom-camarade>

Nous reprendrons la suite du dossier Palestine dans le prochain numéro